

**Des extrémismes et de la cruauté**  
*Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit*  
*Limbes*  
*La Réforme Pinocchio*

Yves Doyon

---

Number 135 (2), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65303ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Doyon, Y. (2010). Review of [Des extrémismes et de la cruauté / *Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit* / *Limbes* / *La Réforme Pinocchio*]. *Jeu*, (135), 16–20.

*Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit*  
*Limbes*  
*La Réforme Pinocchio*

YVES DOYON

## DES EXTRÉMISMES ET DE LA CRUAUTÉ

Thème contemporain s'il en est un, les extrémismes politique et religieux occupent une large part de l'espace médiatique. Des récentes attaques terroristes tant réussies que déjouées aux accommodements raisonnables, ces extrémismes usent de procédés parfois violents et agressifs, de paroles souvent brutes et provocantes, d'effets contrastés et déstabilisants. Ils prônent l'action par tous les moyens pour arriver à leurs fins.

Mais les extrémismes de notre temps peuvent aussi se montrer plus subtils, plus diffus. Sous d'autres noms, d'autres formes, ils pointent régulièrement leur nez et percent la surface calme et limpide de notre société consumériste qui se pose en garant de la paix et du bonheur partagés. Rectitude politique, productivité et consommation à outrance, hypermédiasation et acculturation, individualisme et mode imposée, ils sont l'envers exact des rêves en ce qu'ils profitent d'eux pour imposer leur doctrine.

En art, l'extrémisme des grands courants artistiques s'est graduellement affadi, édulcoré, durant les cinquante dernières années. Il persiste néanmoins dans ces initiatives individuelles ou collectives qui, par refus du radicalisme manichéen, se posent dans l'extrême de leurs marges pour tenter de percer la carapace de nos consciences de plus en plus habituées à ces

excès de débauches. Ces pratiques tenaces et presque endémiques sont radicales dans leur désir de changement et peuvent, au besoin, se montrer d'une grande cruauté. Au sens où, derrière « cruauté », il faut entendre « souffrance d'exister ». Au-delà de ce radicalisme se profile la présence conceptuelle d'Artaud qui, avec son théâtre de la cruauté, affirmait que les mots ne doivent pas être utilisés pour ce qu'ils sont, mais plutôt « dans un sens incantatoire, vraiment magique – pour leur forme, leurs émanations sensibles et non plus seulement pour leur sens<sup>1</sup> ».

Ces questions continuent donc, aujourd'hui encore, de se poser avec, le croyons-nous, tout autant de pertinence. Reste à découvrir quels en sont les formes nouvelles, les sujets, les thèmes et les enjeux, à questionner les modes d'expression de ces positions et attitudes radicales dans l'art d'aujourd'hui. Dans la saison théâtrale d'automne 2009 à Québec, trois pièces ont semblé, à leur façon, poser ces questions, dans le propos tout autant que dans l'approche formelle. Trois pièces qui ont fait le choix d'aller dans les extrêmes, de se laisser porter par la tentation de la marge.

---

1. Antonin Artaud, *le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1964, p.189.



*Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit* de Fabrice Melquiot, mis en scène par Steve Gagnon (Théâtre Jésus, Shakespeare et Caroline) et présenté par Premier Acte en septembre 2009. Sur la photo : Réjean Vallée et Marianne Marceau. © Marc Gourdeau.

### ***Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit*<sup>2</sup>**

À notre arrivée sur le site de la cour extérieure du Conservatoire de Québec, une hôtesse nous accueille et nous dirige vers l'espace scénique que composent des arbres, un vieux mur en pierres et de la terre fraîchement remuée. Dans ce recoin évoquant un cimetière, deux frères, détrousseurs de cadavres, rêvent d'accumuler suffisamment d'argent pour gagner la Suisse lointaine. Entre nausée et remords, ils peinent à la tâche lorsque, surpris par un témoin inattendu, l'aîné est abattu. Début et fin de cette histoire – bien qu'à la fin ce soit le puîné qui meurt réellement, mais n'allons pas trop vite –, le décor, naturel, est campé pour cette pièce aux accents tragiques, entrecoupée de la musique à la fois idyllique et hors du temps d'Elvis.

---

2. Texte : Fabrice Melquiot. Mise en scène : Steve Gagnon, assisté d'Amélie Dubé. Scénographie : Élyane Martel. Musique : Émilie Clepper. Avec Jean-Michel Déry, Jean-Michel Girouard, Eliot Laprise, Marianne Marceau, Claudianne Ruelland et Réjean Vallée. Production du Théâtre Jésus, Shakespeare et Caroline, présentée par Premier Acte dans la cour intérieure du Conservatoire d'art dramatique de Québec du 1<sup>er</sup> au 12 septembre 2009.

Car c'est de rêves qu'il s'agit ici, et des extrémismes auxquels ils renvoient. De rêves simples mais impossibles, brisés par la mort, incontournable, que le cimetière, d'entrée de jeu, nous présente dans toute son inévitable réalité et que les scènes suivantes, allers-retours dans le temps et l'espace, confirmeront. Père travesti dans l'oubli de son veuvage récent, amoureuses éperdues, l'une amante, l'autre bientôt mère, poète exilé face à la trahison de sa muse, et surtout, surtout, les fils : les six personnages créés par le dramaturge français Fabrice Melquiot – qui en portent un septième en eux – explorent les extrémités du monde, en marge de leurs rêves brisés, trop grands pour eux, peut-être. « La nuit, ils détroussent les morts, ils se travestissent, ils se prostituent, ils fument des cigarettes, ils font l'amour dehors, sur les collines. Le jour, ils ont peur. Ils cherchent. L'amour. Et ils font des rêves<sup>3</sup>. » Dans la chaleur caniculaire qui rend fou, il y a un peu de *l'Étranger* de Camus. « Ce sont

---

3. Extrait du texte de présentation.



*Limbes* de Christian Lapointe (Théâtre Péril/CNA), présenté au Complexe Méduse en novembre 2009. Sur la photo : Jocelyn Pelletier, Christian Essiambre, Sylvio Arriola et Olivier Lépine. © Guillaume D. Cyr.

des égarés. C'est cet égarement qui les transfigure. [...] Ces personnages sont un peu en bord de monde, à la marge, prêts à sortir du cadre à tout instant. Ils sont sur cette lisière, dans cet interstice où naissent les monstres et les êtres tragiques, qui viennent nous interroger sur nos propres déséquilibres, nos limites, et redéfinissent avec et pour nous les interdits nécessaires à une société<sup>4</sup>. »

Mise en scène par Steve Gagnon, cette proposition est la première menée à terme par la jeune troupe Jésus, Shakespeare et Caroline, qui s'est donné pour mission d'amener la poésie au théâtre, mais en demeurant ancrée dans la vraie vie, dans le concret et le quotidien. Pour cela, les spectateurs sont invités, entre chaque scène, à se déplacer d'un espace à l'autre pour suivre l'action, être témoin des aléas et des rebondissements de cette histoire déroutante dont la cruauté n'a d'égale que la poésie. Cette utilisation des divers recoins de l'espace rehausse les scènes, les charge métaphoriquement de mémoire et de réalité. Parcours théâtral... ? Plutôt un chemin(ement) théâtral, une chorégraphie des spectateurs qui ne se laissent pas si facilement guider, appuyée par la voix rauque et envoûtante d'Émilie

Clepper qui interprète en direct la musique d'Elvis. Car voilà notre septième personnage, celui de la musique dont le rêve berce le frère aîné et contamine tous les autres. Même le public se laisse petit à petit charmer et prendre au jeu, malgré le côté un peu lassant des changements de lieux. Et lorsqu'à la fin l'aîné avoue le subterfuge de sa mort pour fuir tout et tout le monde, le père, l'amante et la femme enceinte, il est trop tard pour le jeune frère qui, incapable d'affronter seul l'ambition de ses rêves, s'est donné la mort.

### ***Limbes***<sup>5</sup>

D'entrée de jeu, les spectateurs sont accueillis par le chœur des comédiens qui scandent des versets bibliques. Puis, dans un geste théâtral, lançant leurs écrits au visage du public médusé, ils déclarent : « Nous sommes tous déjà morts ! » Le ton est donné. Pour souligner les dix ans du Théâtre Péril, Christian Lapointe retrouve un auteur réputé injouable auquel il s'est déjà frotté

5. Traduction, adaptation et mise en scène : Christian Lapointe, d'après William Butler Yeats. Dramaturgie : Hanna Abd El Nour. Scénographie : Jean-François Labbé. Costumes : Dominic Thibault. Lumières : Martin Sirois. Avec Sylvio-Manuel Arriola, Christian Essiambre, Olivier Lépine, Jocelyn Pelletier, Ève Pressault et les narrateurs-musiciens Mathieu Campagna et Christian Lapointe. Coproduction du Théâtre Péril et du Théâtre français du Centre national des Arts, présentée à la salle Multi du Complexe Méduse du 3 au 7 novembre 2009.

4. Extrait d'une entrevue de Fabrice Melquiot donnée au journaliste Christian Saint-Pierre du journal *Voir*, « L'amour à mort », 20 novembre 2008.

avec *le Chien de Culann* en 2001. *Limbes*, c'est la traduction, l'adaptation et la réécriture de trois courtes pièces du poète irlandais Yeats, *Calvaire*, *Résurrection* et *Purgatoire*, auxquelles Christian Lapointe a incorporé d'autres fragments et poèmes de l'auteur traitant de Dieu et de foi.

Dans cette première partie, tour à tour les personnages du Christ, de Lazare et de Judas sont convoqués pour revisiter le mythe biblique, accompagnés de soldats romains et des figures du Grec, du Syrien et du Juif. Désincarnés sous leurs masques et leurs tuniques, les personnages déclament leurs textes, laissant toute la place au symbolisme des textes de Yeats qui prennent alors un ton dramatique, chargé. Posté sur le côté de la scène, Christian Lapointe entrecoupe les scènes de poèmes de l'auteur qu'il décline tel un officiant, prophéties chargées d'images où interviennent les voix du doute et la figure symbolique et récurrente du Grand Héron bleu. Interprétées en direct par le metteur en scène, les séquences musicales font alterner les rythmes frappés contre la cuve mise à nue d'une laveuse, les sons lancinants d'une cornemuse et ceux cristallins d'une flûte, accompagnées au luth et à la guitare par Mathieu Campagna. La mise en scène épurée emprunte au nô le cérémonial, les dialogues solennels et les masques grimaçants, alors que la scène, sobre et dénudée, fait appel à deux éléments circulaires et verticaux qui permettent une accumulation de sens symboliques : l'étang et le tronc, images de la ruine, de l'arbre mort, de la croix et du cycle des réincarnations. Durant près d'une heure cinquante, les spectateurs sont mis à rude épreuve devant ce qui s'avère une expérience extrême, à la limite de la cruauté, réelle veillée funèbre de la figure christique.

Puis, rupture radicale de ton et d'esprit : sans tunique et la tête recouverte d'un sac en papier, les personnages reviennent livrer une version presque blasphématoire des textes précédents. Dans les mots de Lapointe, usant du joul et des expressions grivoises, s'entame alors une lente destruction de l'œuvre de Yeats, une profanation de cette forme dite sacrée, jetée à terre par une bouffonnerie où fluides corporels et borborygmes gutturaux font office de grotesque cérémonial païen.

Enfin, la troisième et dernière partie superpose les deux précédentes en un discours critique où sont abordées, en termes contemporains, les questions politiques, la place de l'art dans la société, la misère des conflits religieux et la mort inéluctable à laquelle tous sont condamnés. Usant de la retransmission vidéo comme d'un procédé de distanciation, les comédiens, étendus au sol et filmés en gros plan, semblent avoir retrouvé calme et quiétude, survivants de quelque apocalypse revenus d'entre les morts ou errant dans les limbes.

« Relevant à la fois du religieusement ordonné et de la débâcle bordélique frôlant le grotesque d'Antonin Artaud<sup>6</sup> », cette mise

en scène en trois temps de Christian Lapointe se clôt sur l'anathème lancé par l'officiant qui en appelle au rejet des extrémismes religieux sous toutes leurs formes. Trois moments d'une vision qui pourraient s'appliquer à n'importe quel enjeu : d'abord le respect et l'intériorisation, puis la révolte et le rejet par la dérision, et enfin la critique sereine. Trois cycles qui bouclent la boucle, à l'instar de la réplique initiale, « Nous sommes tous déjà morts », qui vient clore définitivement le cycle des renaissances.

L'extrémisme de la forme adoptée par Christian Lapointe et l'originalité de son travail sans concession ne laissent personne indifférent. Synthèse du travail des dix ans du Théâtre Péril, cette pièce rassemble en condensé plusieurs autres expériences menées par ce jeune metteur en scène exigeant et rigoureux pour qui faire du théâtre représente un acte de résistance en soi.

### ***La Réforme Pinocchio*<sup>7</sup>**

Il était une fois... un empereur qui règne en maître sur des sujets dépourvus d'émotions, une société fondée sur le seul mot d'ordre de productivité, et des enfants gavés à la bêtise et à l'ignorance pour les mieux préparer à remplacer leurs aînés. L'art et l'imagination sont depuis longtemps bannis et, avec eux, toute forme d'oisiveté et de créativité, sous la férule du conseiller Narcisse et les interventions musclées de l'homme de main appelé Autorité. Mais l'ordre vacille et les pères grognent : une maladie frappe les enfants, qui deviennent catatoniques, menaçant ainsi la chaîne de production. La gardienne des poupons, une entité à moitié vivante, composée d'un corps et d'une tête de télévision dans laquelle se trouvent les Fictifs, est pointée du doigt. Scandale, qui du fond de son cachot à préservé la pensée libre, est appelé à la rescousse. S'installe alors la réforme Pinocchio.

Grotesque et absurde, *la Réforme Pinocchio* est un conte moderne à l'humour noir et provocant qui porte un regard dur et violent sur notre société. Tout est extrême dans cette création collective des Fleurs, écrite sous la houlette de Jean-René Moisan. Les dialogues sont crus et lapidaires, les personnages extravagants et caricaturaux : du Dieu statufié nommé Walmart au Spanky Winky en réplique loufoque des Télétubbies, de l'empereur bronzé et imbu de lui-même aux débiles que l'on voit baver et babiller dans leurs couches. Intenses, les comédiens adoptent un jeu physique qui rend crédibles les exagérations de leurs personnages. La mise en scène puise à tous les procédés et à tous les courants théâtraux : de la distanciation au chœur grec, de l'art bouffon au théâtre de la cruauté, du Living

7. Texte : le collectif les Fleurs, sous la plume de Jean-René Moisan. Mise en scène : Jean-Michel Déry. Scénographie : Marie-Renée Bourget-Harvey. Avec Marc Auger, Benoît Cliche, Israël Gamache, Jean-Michel Girouard, Éliot Laprise, Jean-René Moisan et Lucien Ratio. Production du collectif les Fleurs, présentée à Premier Acte du 10 au 28 novembre 2009.

6. Catherine Dib, « Le cycle des *Limbes* », La Rotonde.ca, lundi 7 décembre 2009 (<<http://larotonde.ca/2009/12/le-cycle-des-limbes/>>).

Théâtre au théâtre des opprimés. La scénographie très épurée laisse toute la place au jeu des comédiens. Les costumes, monstrueux archétypes de la réalité, et les éclairages qui définissent l'espace font office de décor à la *Dogville* avec ses tracés au crayon noir sur le sol et les murs. Le ton d'une constante agressivité laisse peu de temps pour reprendre son souffle.

Les spectateurs reçoivent cette pièce, véritable parodie de notre monde, comme une claque en pleine figure, à la fois dérangés et choqués par la proximité du propos qui souligne des travers par trop semblables aux nôtres. Abus de pouvoir et recherche de la performance déclenchent des rires devant leur trop grande évidence, mais des rires farcis de malaise face à cette société sans femmes qui fait acte de violence contre les enfants jusqu'à la pédophilie. *La Réforme Pinocchio* est un spectacle de l'excès et de la démesure dont les textes puisent aux grands classiques, de Nietzsche à Saint-Exupéry, en passant par l'Ancien Testament, Shakespeare et Collodi, et qui s'inspire ou est proche de ce théâtre sans compromis prôné par Christian Lapointe.

\*\*\*\*

Trois pièces qui travaillent en parallèle, chacune à sa manière et sous des formes différentes et parfois radicales, le théâtre d'aujourd'hui. Trois pièces qui se déploient dans des décors naturels ou simplifiés à l'extrême, qui s'introduisent auprès des spectateurs comme si le jeu n'était que moments volés à la vie : les frères détrousseurs de cadavres surpris en pleine action par le public, la présence méditative de Lapointe précédant le chœur biblique, les personnages de la fable cruelle dans leur adresse collective au public. Toutes exigent des spectateurs une part d'eux-mêmes, par des déplacements chorégraphiés, des interventions poétiques ou des apartés. Et toutes, enfin, traitent, analysent, triturent des formes différentes mais fondamentalement semblables d'extrémismes : l'extrémisme des actes individuels, alimentés par les rêves déçus et par l'absence de moyens, l'extrémisme idéologique des religions lorsqu'elles imposent leur modèle autocratique et l'extrémisme sociétal dans son excès de productivité et de rentabilité.

Dans cette effervescence de la création théâtrale d'aujourd'hui, il est surprenant et réconfortant de constater ces similitudes dans les préoccupations des jeunes créateurs et les recherches formelles pour les exprimer. ■



*La Réforme Pinocchio* du collectif les Fleurs, présentée à Premier Acte en novembre 2009.  
Sur la photo : Benoît Cliche, Jean-René Moisan, Marc Auger et Éliot Laprise. © Matthew Fournier.